

ALFRED SAKER

Pionnier Missionnaire au Cameroun

De 1845 à 1876

Bibliographie de **Armand-Hugon** et **Eleanor Bowser**

« Allez donc, enseignez toutes les nations en les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit » (Matthieu, 28 : 19).

« Si le grain de froment ne meurt, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jean, 12 : 24).

« Celui qui voudra sauver sa vie la perdra mais celui qui aura perdu sa vie à cause de moi la sauvera » (Luc, 9 : 24).

Fichier original de : Regard Bibliothèque

Nouvelle mise en forme par : CES Printing House
Mission Œuvre du Salut
Yaoundé – Cameroun
Tél : (+237) 656 19 53 19
www.oeuvredusalut.org

SOMMAIRE

SOMMAIRE	3
PRÉFACE	5
INTRODUCTION	6
FORMATION	7
CONSÉCRATION.....	8
MARIAGE	9
L'APPEL	10
APPRENTISSAGE	12
DÉBARQUEMENT AU CAMEROUN	15
LE PIONNIER	16
PEINES ET TRAVAUX.....	17
CRITIQUES.....	27
L'OEUVRE CONTINUE.....	28
FERNANDO SAKER.....	34
PROGRÈS.....	35
MORT DE FERNANDO	38
OPPOSITION	38
EXPANSION	46
NOUVELLES CRITIQUES	52
LA MÉTHODE.....	52
LE SECRET.....	55
DÉCLIN	57
LA FIN	58

PRÉFACE

Cette biographie très abrégée d'Alfred Saker a été écrite en hommage au fondateur de la Mission du Cameroun, à l'occasion du centenaire de son débarquement sur ce territoire en juin 1845, sous les auspices de *la Baptist Missionary Society*. C'est un geste d'amitié que j'apprécie de la part de Mlle Armand-Hugon d'avoir voulu m'associer à son travail en me proposant de le préfacier. Je le fais d'autant plus volontiers que j'ai encore connu Miss Emily Saker, la dernière fille de M. Saker, retirée en Angleterre après avoir aidé son père pendant tant d'années laborieuses et qui, jusqu'à un âge très avancé, garda pour nos missions le plus vif intérêt.

Certains lecteurs auront conservé au fond de leur cœur l'image vivante d'Alfred Saker. À ceux qui n'ont glané sur cette attachante personnalité que quelques ouï-dire et qui voudront faire plus ample connaissance, je recommande ce petit livre ; puisse-t-il être comme un prolongement de son rayonnement et créer l'émulation qu'Alfred Saker lui-même aurait aimé susciter.

M. Eleanor Bowser.

Londres, Octobre, 1944. B.M.S.

INTRODUCTION

ALFRED SAKER! Qui ne connaît ce nom, du moins au Cameroun ? C'est celui d'un grand missionnaire qui, le premier, apporta l'Évangile aux peuplades du Cameroun il y a exactement cent ans (à la date de rédaction de cette bibliographie en 1944). Jusqu'alors, jamais le nom de Jésus-Christ n'avait retenti à leurs oreilles. Ils vivaient dans les ténèbres du paganisme avec toutes ses superstitions, son ignorance et sa cruauté. Or, voici qu'un jour, un homme blanc, venu d'au-delà des mers, leur apporta la Bonne Nouvelle de l'amour de Dieu. Au premier moment, ils ne purent comprendre, tant leurs yeux étaient obscurcis, le sens exact du don ineffable que Dieu leur faisait dans la personne de son serviteur. Mais bientôt la bonne semence pénétrait dans les cœurs de quelques-uns de ces enfants de l'Afrique et, depuis lors, des multitudes de Caméroniens se sont données à Jésus-Christ. C'est pour célébrer cette grande date que ce petit livre a été écrit avec amour par une grande amie des missions. Nos remerciements sont aussi dus à la **Baptist Missionary Society** et à la **United Society for Christian Literature** pour la permission de reproduire les gravures et la carte. Certes Alfred Saker aurait mérité un volume plus considérable, car il fut un éminent serviteur de Dieu. Mais les temps sont difficiles et le papier est rare. Telle quelle, la brochure de Mlle **Armand-Hugon** résume d'une façon vivante la personnalité d'Alfred Saker, dont le nom subsistera à travers les âges comme celui du premier missionnaire dont Dieu se servit pour apporter l'Évangile sur les côtes du Cameroun. À Dieu en soit la gloire, aux siècles des siècles.

FORMATION

Il est des êtres de haute qualité spirituelle dont la vie est si féconde en triomphes de la foi qu'elle constitue, à elle seule, une épopée au sens le plus vrai du mot. Alfred Saker était un de ceux-là. Il appartient à l'héroïque lignée des missionnaires grands pionniers de la civilisation chrétienne dans des pays longtemps inexplorés. Qui aurait pu lui prédire cette destinée au temps où il n'était encore qu'un chétif enfant blond, si timide qu'il s'occupait à part ou rêvait devant la belle nature anglaise, au lieu de s'adonner aux jeux violents des garçons de son âge ? Qui aurait soupçonné, sous ce physique fragile, le lutteur intrépide qui, un jour, fraierait un chemin de lumière dans les denses ténèbres du Continent Noir ? Lui-même grandit dans l'inconscience de ce qui l'attendait ; mais Dieu savait, et se préparait en lui un témoin hors de pair. Poussé par l'insatiable soif de savoir qui révèle de bonne heure une intelligence supérieure, le jeune Alfred eut bientôt absorbé toute la science que l'école du village pouvait lui dispenser et, dès l'âge de dix ans, il se mit à apprendre tout seul, à la maison, au hasard de livres qu'un de ses frères lui procurait, des matières réservées en général aux programmes des hautes écoles. Géologie, astronomie, mensuration, géométrie, dessin, etc., étaient ses sciences d'élection. L'astronomie l'aiguilla sur les arcanes de la navigation et des instruments indispensables dans les voyages au long cours. En outre, il était né musicien et apprit à jouer de plusieurs instruments, ce dont sa famille tirait quelque fierté. Parallèlement à ce développement intellectuel, sa sensibilité s'éveillait en prenant contact avec la souffrance d'autrui et il décida d'entreprendre l'étude de la médecine ; malheureusement, les finances de la famille ne favorisèrent pas cette ambition où s'annonçait déjà l'élan de son âme, marquée pour le don total de soi. Il dut donc s'employer dans le bureau de son

père, ce qui ne l'empêcha pas de continuer à s'instruire, consacrant à cela tous ses loisirs et désertant les fêtes et réjouissances dont ses frères étaient souvent les animateurs recherchés. Il s'en allait seul dans les champs, avec ses chers livres, ouvrant son esprit aux connaissances scientifiques et son cœur aux beautés de la nature. Vers sa quinzième année, il dut faire un séjour à Sevenoaks, dans le joli comté de Kent. Un dimanche soir, en se promenant dans la campagne, il passa devant une petite chapelle baptiste. Captivé par le chant d'un cantique, il s'arrêta un instant, puis entra, poussé par une impulsion irraisonnée. En l'absence du pasteur, un suppléant présidait le service et s'adressait à tous « car tous ont péché et se sont privés de la gloire de Dieu » ; son message trouva un terrain propice dans le cœur du jeune homme et changea le cours de sa vie. Dorénavant, il était une nouvelle créature en Jésus-Christ.

CONSÉCRATION

À son retour dans sa ville natale, il se met à fréquenter les cultes d'une petite église baptiste locale. Le pasteur, M. Bolton, lui fit accueil et lui confia un groupe à l'école du dimanche, dont plus tard il le nomma directeur. Mais la question du baptême des croyants ne s'était pas encore posée à son esprit. Lorsqu'elle lui fut présentée, il la rejeta, et ce n'est qu'en septembre 1833, à la suite de la mort d'un membre respecté de cette église qu'il fut amené à considérer comme son devoir de s'y rattacher et de recevoir le baptême par immersion. À ce propos, il écrit dans son journal en date du 15 septembre : « Permets que ton jeune serviteur se joigne à eux pour le remplacer parmi les membres de l'Église . . . » Toutefois son esprit restait rebelle à l'idée de confession publique et, le lendemain, il confiait à son journal un écho de ce débat intime : « **0 Dieu, ranime mon âme languissante et rends-moi capable de te servir. Je suis prêt**

à dépenser et même à me dévouer pour ton service. » Suivirent des jours de dépression, presque de désespoir. Les cultes du premier dimanche de décembre apportèrent quelque apaisement à son cœur inquiet, et le jeudi suivant, une allocution de M. Fremlin sur **Job, (23 : 3, 4,)** acheva de le décider. Il eut une entrevue avec M. Bolton, lequel posa aussitôt sa candidature devant l'Église. Il fut baptisé le dimanche, 5 janvier 1834. Cet acte de soumission et de témoignage donna une impulsion nouvelle à son service pour le Seigneur. Dans les maisons et les villages qu'il visitait, dans sa vie privée et publique, son activité était de plus en plus bénie et il devint manifeste à tous ses amis qu'il était destiné au saint ministère.

MARIAGE

Le 25 Février 1840, il épousa Miss Helen Jessup, qu'il connaissait depuis l'enfance et qui, née dans l'Église Anglicane avait, de son propre choix, adopté les doctrines baptistes. Elle partageait donc les convictions de son mari et possédait, grâce à son éducation et à sa consécration, les qualités requises pour être sa compagne et sa collaboratrice. Quelques mois avant ses fiançailles, elle avait offert ses services à la Church Missionary Society pour être envoyée en terre païenne. À cette époque, cela constituait un geste de foi car la société n'avait jamais encore accepté de dame célibataire pour ses champs de missions et, fidèle à sa politique, mais ne voulant pas décourager l'initiative de Miss Jessup, elle la prévint qu'il faudrait attendre que Dieu lui ouvre une voie.

Entre-temps, Alfred Saker en fit sa compagne et l'emmena à Devonport, où il travaillait comme dessinateur dans un chantier naval. Deux enfants vinrent combler le bonheur de ce jeune ménage chrétien qui prospérait et avait gagné la haute estime de tout son entourage

L'APPEL

Pendant l'hiver de 1842-43, une campagne intense fut menée dans toute l'Angleterre afin d'éveiller l'intérêt des églises baptistes pour l'œuvre des missions que la, Baptist Missionary Society avait rétablie en Afrique deux ou trois ans auparavant. Des esclaves chrétiens, émancipés en Jamaïque, avaient été recueillis sur des croiseurs britanniques et le comité missionnaire avait dépêché, de la Jamaïque, le pasteur John Clarke et le Dr Prince pour rechercher sur la côte ouest africaine, un emplacement où donner asile aux réfugiés afin de leur permettre de refaire leur vie sous la protection de l'Angleterre. Le choix s'était fixé sur l'île de Fernando Po. Ils y avaient établi un poste missionnaire que le comité avait confié à M. et Mme. Sturgeon. Ces derniers avaient besoin de renforts en vue de l'importance que commençait à prendre cette station nouvelle, et la campagne organisée en Angleterre avait pour but de recruter des volontaires au sein des églises de la métropole.

Une tournée de conférences amena M. Clarke et le Dr Prince à Devonport et, un soir, Alfred Saker se joignit à leurs auditeurs dans cette ville : sa femme était retenue au foyer par la maladie d'un enfant. Aussitôt rentré, il l'aborda sans ambages : - Serais-tu disposée à aller en Afrique ? demanda-t-il à brûle-pourpoint. - Et les enfants ? Tu n'y penses pas ? répliqua-t-elle, oubliant toutes ses ambitions de jeune fille. Mais lui, conciliant :

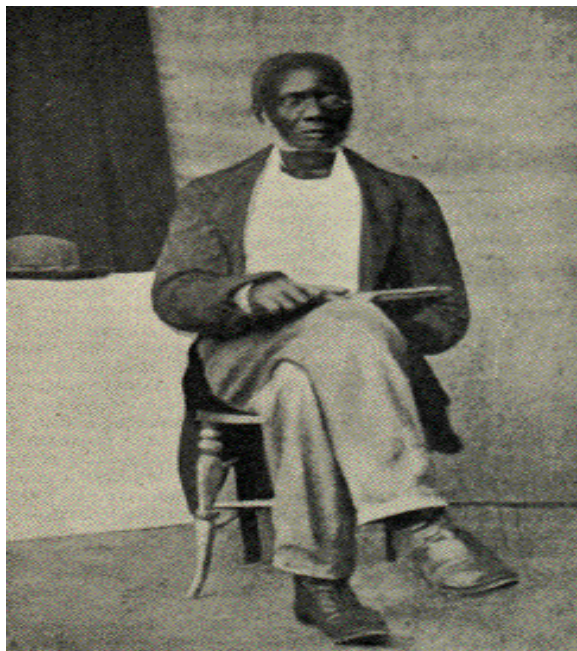
- Ne décide rien maintenant, reprit-il : songes-y pendant huit jours. Ce fut pour eux une semaine de graves réflexions, car tous deux, dans leur première jeunesse, s'étaient offerts au Seigneur pour les missions. Maintenant l'appel avait enfin retenti et les trouvait prêts à y répondre. Le 18 avril 1843, ils s'embarquèrent à bord du

Chilmark à Portsea, avec l'aînée de leurs enfants, laissant derrière eux, dans une petite tombe toute fraîche, le corps aimé de leur deuxième fillette, morte en bas-âge.

À propos de ce premier deuil, Alfred Saker confie à son journal : « Toutes les sources de la vie sont en Lui, et si mon bonheur terrestre devait tarir, je serais encore quand même heureux. »

Le voyage fut long et pénible parce que le bateau, affrété par la société des missions, devait d'abord aller à la Jamaïque chercher un groupe de chrétiens indigènes chargés d'aider au développement de la mission parmi leurs compatriotes à Fernando Po. Retardé par d'es vents contraires ou des calmes plats, le voilier fut huit semaines en route.

En Jamaïque, nos voyageurs s'arrêtèrent quelque temps pour visiter les stations de l'île et se remettre des fatigues de cette première étape. Rembarqués le 16 novembre 1843, ils n'arrivèrent à destination que le 16 février 1844, après trois mois de haute mer, pendant lesquels ils furent en butte à la malveillance du capitaine, qui leur fit subir des désagréments et des privations incroyables. Ainsi commençait la vie d'épreuves et d'abnégation qui est celle du missionnaire pionnier de l'évangile en terre païenne. Enfin, le voilà à pied d'œuvre. Le chantier, c'est Clarence Cove, sur la côte de Fernando Po. Ce n'est même pas une île anglaise : l'Espagne en revendique la possession.



Joseph Wilson, évangéliste indigène à Fernando Po.

APPRENTISSAGE

Par suite d'un malentendu fort regrettable, les gros bagages des Saker, y compris leur literie, n'avaient pas été expédiés à temps ; en sorte que, pour tout matelas, pendant ces premières semaines d'installation, ils durent se contenter de planches, même au plus fort des fièvres par lesquelles chaque Européen, en arrivant, paie Son tribut au climat africain.

Le premier dimanche après son débarquement, M. Saker, qui présidait le service du matin, prêcha sur Jean III, 16. Le cœur débordant d'enthousiasme à la vue de la salle bondée d'auditeurs attentifs et recueillis, il s'écria : 'Voyez quelles merveilles Dieu

accomplit ! Songez qu'il y a trois ans, tous ces gens-là s'adonnaient sans frein à une vie de péché ! Oh, je suis prêt à vivre et à mourir pour une œuvre aussi magnifique !

Le bruit s'était vite répandu, dans toute la colonie des esclaves libérés, installée à Clarence, qu'un 'jeune garçon' prédicateur (ainsi leur apparaissait M. Saker tant il semblait fragile) venait d'arriver d'Angleterre sur le Chilmark et prêcherait ce dimanche-là. Un certain Thomas Horton Johnson alla l'entendre et Jean III, 16 fut le message de Dieu à son âme. Dès lors, il s'attacha comme une ombre à M. Saker dont il devint l'ami et l'aide inséparable ; cette conversion consacra comme date mémorable le premier dimanche des Saker en Afrique. Le 25 février, Mme. Saker mit au monde une troisième fille qui, hélas, ne vécut que cinq mois. Toute la maisonnée avait contracté la malaria et les soins manquèrent au bébé, qui succomba. Ces épreuves n'avaient pas abattu la belle énergie de M. Saker qui, quelques semaines après, écrivait : « J'ai rien moins que cinq maisons en construction pour les missionnaires et les instituteurs. » Construire était alors la première nécessité. Mais le jeune missionnaire avait la tête et le cœur pleins de projets, et la science qu'il avait acquise avec acharnement pendant son adolescence allait maintenant lui être d'une grande utilité. Les maisons achevées, il se mit à fondre des caractères pour l'imprimerie de la station, en utilisant des déchets de plomb. En deux jours, il en avait fondu un millier à sa propre satisfaction. Ce travail inusité l'avait fort éprouvé et, avant qu'il eût pu le terminer, la fièvre dont il relevait le reprit avec plus de virulence. À partir de ce moment, la souffrance physique ne le quitta plus. Ce fut son 'écharde dans la chair' qui le faisait à tout moment dépendre étroitement de la présence divine, et il devint une preuve vivante de l'efficacité de la grâce et de la puissance de Dieu. Ses collègues

missionnaires écrivirent au comité de Londres qu'ils craignaient que Mme. Saker n'eût bientôt à pleurer sa mort ; mais lui, conscient de l'œuvre qu'il était venu accomplir et de tout ce qui lui restait à faire, protesta : « **non ! je ne mourrai pas de sitôt !** » Son séjour à la station de Clarence fut pour lui une sorte d'apprentissage et, tandis qu'il s'acclimatait en collaborant avec ses collègues, ses yeux et son cœur se tournaient souvent vers la côte du continent africain où il voyait se dresser le pic volcanique du Cameroun, et il caressait l'ambition d'aborder là quelque jour et de traverser tout le pays pour l'évangéliser jusqu'en Éthiopie.

Un collègue de M. Saker, M. Merrick, avait déjà pénétré dans Bimbia, sur l'un des promontoires, et s'occupait à fixer le langage de la tribu qu'il y avait trouvée. M. Saker alla lui rendre visite en éclaireur, dans le but de reconnaître les alentours et de chercher une voie par où s'introduire dans le grand pays à l'âme enténébrée. Tout autour de Bimbia, le territoire était occupé par des peuplades encore sauvages auxquelles jamais personne n'avait parlé du Sauveur. Où fallait-il faire brèche ? À cette question portée en prière devant le Seigneur, la réponse fut : « **Au Cameroun** ». On décida donc d'y aller en exploration ; mais il fallait s'y faire transporter par les indigènes. Or, ceux-ci n'avaient pas la notion du temps qui s'écoule et il fallut attendre avec une patience obstinée le bon plaisir des passeurs.

Un nouvel accès de fièvre terrassant M. Saker entrava aussi ce projet et nécessita d'urgence son retour à Clarence. Pendant que sa femme le soignait, on apprit un beau matin que the Dove (La Colombe), le bateau envoyé d'Angleterre avec des renforts pour le service des missionnaires, était en vue. Pour ménager son malade dans l'état d'extrême faiblesse où il se trouvait, Mme Saker voulait lui laisser ignorer l'événement ; mais il le pressentit à l'agitation insolite de son entourage et en devina la cause : « Il faudra nous

préparer à recevoir nos hôtes », conclut-il. Sur quoi, Mme Saker s'en fut vaqué aux arrangements nécessaires. Quand elle revint dans la chambre, le malade avait disparu et bientôt on le vit, assis dans un canot, qui, sous l'effort de vigoureux rameurs, approchait rapidement à la rencontre du bateau. C'est ainsi que Saker, tout rongé de fièvre qu'il était, fut le premier à souhaiter la bienvenue aux nouveaux arrivants. The Dove devait rester au service de la mission et M. et Mme Saker ne tardèrent pas à s'en servir pour se transporter sur le territoire du Cameroun de l'autre côté de la baie, en tournée de reconnaissance. Il s'agissait de savoir si l'on pouvait y établir une station missionnaire.

DÉBARQUEMENT AU CAMEROUN

La tentative réussit. Un chef, Deido, vassal du roi Akwa, offrit aux visiteurs un terrain et une hutte indigène, qu'ils acceptèrent, et le 10 juin, 1845, M. Saker quitta définitivement Clarence et débarqua au Cameroun pour y commencer ce qui allait être le grand œuvre de sa vie. Il emmenait avec lui son fidèle Thomas Horton Johnson, bien que celui-ci eût fait tous ses efforts pour le dissuader de pénétrer au Cameroun et le convaincre qu'il y serait mangé. - Oh non ! je suis bien trop maigre ! avait répondu M. Saker. Désarmé par cette répartie, Johnson décida d'emboîter le pas et Dieu l'en bénit en lui donnant par la suite beaucoup d'enfants spirituels dans son pays d'adoption.

LE PIONNIER

Leur débarquement sur ce rivage peuplé de Doualas faillit déclencher une guerre entre le chef vassal, Deido, qui leur avait offert asile, et le roi Akwa, jaloux de ce qu'un Européen se fixât sur un domaine autre que le sien. M. Saker, à peine arrivé, fut donc obligé, au péril de sa vie, d'affronter les belligérants pour les réconcilier. Il y réussit et Akwa lui assigna, sur son propre territoire, un emplacement où installer des bâtiments missionnaires.

Le 22 juin, 1845, M. Saker inaugura son œuvre au Cameroun et le compte-rendu de ses activités ce jour-là donnera une idée de ses efforts pour faire pénétrer l'Évangile chez les Doualas. Levé de grand matin, il rassembla les chefs et le peuple dans le village du roi Akwa, pour leur annoncer la bonne nouvelle. Tout ce monde écouta la parole divine pendant deux heures. À 9 heures du matin, il réunit les enfants et quelques adultes dans sa maison et, pendant plus de trois heures, aidé de Johnson, il les exhorta par groupes. À midi et demie, il se mit en route pour le village du roi Bell, pour y tenir une première réunion, mais ne put grouper que douze personnes peu attentives. S'étant aperçu qu'elles étaient sous l'influence du rhum, il les quitta au bout d'une demi-heure pour passer dans le village de Joss. Ici l'auditoire fut nombreux et bruyant. Au retour, il visita encore une agglomération qu'il n'avait pas d'abord remarquée entre celles d'Akwa et de Bell et tint là une réunion mémorable ; les indigènes reçurent son message comme une terre altérée. En terminant, il invita les enfants à se rendre à l'école le lendemain, et les adultes à venir aussi s'instruire concernant le grand Sauveur dont il venait de leur parler. Las, mais heureux, il rentra chez lui à la tombée de la nuit. Le jour suivant, l'école commença de fonctionner; mais il n'y avait de place que pour vingt enfants. « J'espère bientôt construire une

salle capable d'en recevoir quatre cents, » écrit-il. Et encore : « je suis entouré de villages très peuplés. » Ainsi se trouvait, d'emblée, abondamment exaucé le souhait de M. Saker de travailler parmi les masses pour en atteindre un plus grand nombre. L'occasion se présentait enfin, la porte était grande ouverte. Allait-il être à la hauteur de la tâche et conquérir ce pays pour son roi ?

Le 28 juin 1845, Mme Saker et leur fille, accompagnée de Miss Stuart, le rejoignirent. À eux quatre, ils composaient tout le personnel de la nouvelle station missionnaire, qu'ils convinrent d'appeler Béthel.

PEINES ET TRAVAUX

Les difficultés commencèrent à surgir ; d'abord M. et Mme Saker étaient obligés de veiller toutes les nuits à tour de rôle sur leurs précieuses possessions ; puis la nourriture était rare ; chaque famille indigène ne cultivait que le strict nécessaire pour ses propres besoins, et n'en cédait une parcelle qu'en échange d'articles qui lui faisaient défaut, tels que tissus, tabac, pipes, etc. D'autre part, pendant de longs mois, M. Saker ne put obtenir que la palissade dont il persistait à entourer la station fût respectée : au fur et à mesure qu'il les fixait, piquets et fils de fer disparaissaient la nuit suivante.

Et encore, il fallait se procurer de l'aide pour le ménage, et pour cela, gagner la confiance des parents afin qu'ils consentissent à laisser leurs enfants vivre dans la maison missionnaire. Il y en eut d'abord quatre, trois garçons et une fillette, auxquels il fallut tout enseigner. Heureusement, ils purent bientôt rendre quelques services, tels que charrier l'eau, qu'il fallait aller chercher à un demi-

kilomètre de là, passer en canot de l'autre côté de la baie pour échanger quelques marchandises contre un peu de nourriture, seul moyen souvent de s'en procurer, et encore ne trouvait-on que des ignames, de grosses bananes, et des papayes. Les Saker n'avaient souvent rien d'autre à se mettre sous la dent que ce dernier fruit, plus abondant parce que moins prisé des indigènes.

En six mois de patience et de travail acharnés, M. Saker avait réussi à pénétrer dans quelques villages voisins, remontant le fleuve sur trente kilomètres jusqu'à Mungo. Son nom passait de bouche en bouche ainsi que l'histoire merveilleuse qu'il racontait, 'la palabre de Dieu' comme disaient les villageois ; en sorte qu'il était parvenu rapidement à gagner beaucoup d'influence auprès du vieux roi Akwa et de ses chefs. Ceux-ci appelaient M. Saker 'père' et lui témoignaient beaucoup de respect. Mme Saker aussi les étonnait par son calme courage. Un jour, voulant s'amuser à l'effrayer, le roi leva le bras sur elle comme pour la frapper, mais elle ne broncha pas.

-Toi pas peur ? Questionna-t-il, intrigué. - Non, répondit-elle ; si j'avais peur, je ne serais pas venue ici. Il éclata alors en vociférations, déclarant qu'une femme exempte de crainte est une anomalie. Il mourut peu de temps après, ce qui occasionna un conflit pendant lequel le courage des Saker fut mis à une rude épreuve. Sentant sa fin prochaine, le vieux roi avait chargé M. Saker de veiller sur ses possessions pour les protéger contre le pillage jusqu'à ce que l'aîné de ses fils ait eu le temps de venir de l'intérieur réclamer sa part d'héritage. Les autres fils, déjà sur place, décidèrent de tout rafler et la fureur guerrière et meurtrière des plus hardis se déclâcha contre la maison missionnaire qui se trouvait sur le territoire d'Akwa. Ils l'entourèrent en dansant des contorsions belliqueuses, criant et brandissant lances et coutelas. M. Saker

sortit, referma la porte sur sa femme et sa fillette et, debout sur le seuil, sans armes, seul, il affronta la foule hurlante et tapageuse. L'œil prompt, il ne perdait pas de vue un seul mouvement des assaillants ; chaque fois qu'ils se ruaient vers la maison, M. Saker tendait le bras vers eux, comme pour prévenir le danger (peut-être les bénissait-il ?), et, chaque fois, subjugués, ils reculaient comme repoussés par une force invisible.

Ces heures terribles s'écoulaient lentement. Les guerriers firent trêve un instant et, ayant tenu conseil sur les étranges circonstances qui les déconcertaient, décidèrent d'incendier la maison. Ils allumèrent des fagots dont ils tiraient des torches vives qu'ils jetaient vers la maison ; mais la même silhouette impavide et le bras levé les tenaient toujours à distance. Heureusement, la délivrance approchait. Les capitaines des vaisseaux qui passaient sur la rivière aperçurent la fumée des bûchers et, craignant soudain pour la vie des missionnaires, armèrent en hâte leurs matelots et vinrent en canot s'informer de ce qui se passait sur le rivage. À les voir débarquer, les assaillants s'enfuirent. Quel soulagement pour le vaillant serviteur de Dieu ! Il rentra aussitôt rassurer sa femme et sa fillette. Cette dernière, épouvantée du danger où elle voyait son père, n'avait cessé de pousser des cris déchirants, et une fois seulement pendant toute cette effroyable journée Alfred Saker était rentré une seconde pour la consoler en se montrant vivant ; mais à l'instant même où il fermait la porte, une hache, lancée avec vigueur et précision, la fendait en trois morceaux.

Pendant de longues années, cette porte, réparée, fut conservée en témoignage d'une délivrance miraculeuse. Suivirent cinq mois d'inquiétudes et de dangers continuels. Les Saker étant sur territoire du roi décédé et dans une de ses maisons, les héritiers voulaient les en chasser de force, mais aucun d'eux n'en avait l'audace et chacun se contentait de faire main basse sur tout ce qu'il trouvait à sa portée.

À quelque temps de là, un navire de guerre anglais amena des officiers de marine qui, au nom de Sa Majesté Britannique, nommèrent roi le fils aîné du défunt monarque.

Cette décision fut acceptée par les autres fils d'Akwa et ramena l'ordre et le calme parmi ces populations troublées. Le jeune roi put ainsi inaugurer son règne dans la paix.



... les bénissait-il ?

L'OEUVRE

Il n'était pas rare que Mme Saker dût s'absenter de Béthel pour aller porter secours à l'équipe de Clarence. D'autre part, en février 1847, elle dut retourner en Angleterre pour tâcher de raffermir une santé déjà fort ébranlée. La solitude, l'isolement où M. Saker se trouva ainsi confiné lui furent très pénibles, comme en témoigne son journal intime. Il ne se passait pas de jour qu'il n'y écrivît quelques mots de tendresse en pensant à sa femme lointaine. N'ayant auprès de lui aucun Européen à qui ouvrir son âme, il se confiait à son journal où nous pouvons le suivre pas à pas dans le dur labeur qui, jour après jour, s'amoncelle devant lui comme une montagne à transporter. Pressé, haletant, il passe d'une besogne à l'autre, harcelé de problèmes matériels qui auraient pu et dû lui être épargnés ; mais ils faisaient partie intégrante et inéluctable de la vie de sacrifices et de privations, voire de dénuement, des pionniers missionnaires à cette époque : « je passe en revue, écrit-il, la tâche gigantesque qui se dresse devant nous, la salle d'école et la maison de l'instituteur à construire, les traductions, l'impression, toutes les autres routines de la semaine à mener de front, et les dimanches si chargés ! Qui peut y suffire ? Je contemple ma faiblesse, mes membres douloureux, mes nerfs à vif, ma constitution minée par la fièvre. Que faire ? Broyer du noir ? Non, jamais ! Faisons encore ce que nous avons fait jusqu'ici : recherchons l'aide divine. J'ai Johnson avec moi. Il est capable et de bonne volonté... ».

Malgré ces soucis, Alfred Saker étudiait assidûment le Douala pour en fixer la grammaire et pouvoir, le plus tôt possible, donner l'enseignement scolaire en cette langue. Dès janvier 1846, il avait réussi à préparer deux livres de classe pour ses écoles et, vers la fin de cette même année, il exprimait ainsi le désir qui lui tenait tant à

cœur : « J'espère vivre assez longtemps pour traduire et imprimer toute la Bible en douala ».

Voilà donc l'œuvre maîtresse qu'il s'est imposée, où le ramène le moindre loisir et qui domine toutes ses préoccupations comme le thème principal de ce vaste concert d'activités multiples, parce qu'elle est nécessairement la base de toute évangélisation : la traduction et l'impression de la Bible en douala. Et, pour y parvenir, il se lève à quatre heures du matin, travaille à l'atelier avant le déjeuner, puis s'attelle à ses traductions ou ses livres d'école, en temps et hors de temps. Nous lisons dans son journal : « Douala avant le dîner, douala après dîner et encore deux heures de douala ce soir. » Plus loin : « Neuf heures de douala aujourd'hui. » Et ainsi presque chaque jour. De fâcheux contretemps interrompaient parfois ce travail intensif : « La serrure de notre barrière a été volée en plein jour. Passé toute une heure à inventer une fermeture à l'épreuve des larrons. Relevé la maison qui s'affaissait par suite d'une tornade. Préparé services pour demain.

J'ai dû en outre m'occuper de la cuisine et faire tout le ménage. En tout, dix-huit heures de labeur sans répit. » Cette description est typique d'une de ses journées. Il les termine pourtant dans le sentiment qu'il n'a pas fait assez et s'écrie : « Oh, pourquoi est-il nécessaire de dormir ? » Seul à la brèche, il luttait contre des difficultés qui auraient fait fléchir de plus fortes épaules et qu'aggravait encore l'apparent oubli où l'avaient laissé ses amis de Londres. Les bateaux anglais à destination de cette côte étaient fort rares et il aurait fallu que le comité organisât des relations suivies par l'entremise des capitaines de la marine marchande qui commençait à commercer avec les tribus riveraines. Depuis trois ans qu'il était en Afrique, Alfred Saker n'avait jamais été ravitaillé en vêtements, chaussures, médicaments et autres provisions

indispensables, bien qu'il en eût fait la demande à plusieurs reprises. Le 19 avril de cette année 1847, un vaisseau venait de mouiller tout près de Béthel. Johnson, dépêché aux nouvelles, ne rapporte même pas une lettre : « Quelle déception ! écrit M. Saker. Que vais-je devenir sans vêtements ? Ma dernière ressource c'est de m'envelopper dans mon grand manteau épais et lourd, et de m'enfermer. Mes chaussures ne supporteraient plus une heure de marche ! »

Le 26 avril: « Un autre bateau vient d'arriver de Liverpool. Ni lettres ni colis ; aucune nouvelle de nos amis ! Il me faut supporter cette nouvelle déception, comme toutes les autres, avec le sourire ! »

Le 29 avril, il aperçoit au large the Dove qui arrivait de Fernando Po. (Ce bateau était resté au service des missionnaires). Johnson, de nouveau envoyé aux nouvelles, revient à sept heures du soir, et lui apprend la mort de M. Fuller, membre de l'équipe de la Jamaïque en mission à Clarence, mais ne rapporte ni lettres d'Angleterre, ni colis, ni vêtements, ni chaussures, ni médicaments.

Que faire ? L'espoir qui l'avait si longtemps soutenu semble s'évanouir, comme le navire qui s'en retourne dans la nuit, et il écrit : « Le bateau parti, je me suis senti vraiment abandonné. » Cette plainte émouvante touchera bien des cœurs, même insensibles. Le jour suivant, tant bien que mal, il trouve moyen de se confectionner une paire de pantalons, mais « quant aux souliers, écrit-il, c'est une entreprise qui dépasse mes capacités. » Puis il note sa santé chancelante et il se prend à grelotter dans les pluies et les vents d'équinoxe ; mais, au-dessus de tout ce désarroi matériel, surnage constamment sa principale préoccupation, ses études et traductions en dialecte local : « Premier mai, neuf heures de douala. 2 mai, dix heures de douala. J'ai maintenant plusieurs chapitres du

Nouveau Testament prêts pour l'impression. Comment vais-je pouvoir les faire imprimer ? Si seulement j'avais une imprimerie sur place ! 5 mai, levé à quatre heures du matin : neuf heures de douala. Le 9 juin, il enregistre qu'il a terminé la traduction de l'Évangile selon St. Matthieu. Le 26, il a terminé celui de St. Marc. À ces rapides progrès, on peut juger de son acharnement. Entre-temps, le 22 mai, 1847, on lui fait savoir que des colis à son adresse viennent d'arriver sur le bateau l'Héroïne, et il a la joie de recevoir enfin les articles qu'il avait demandés trois ans et demi auparavant. Il est vrai qu'à cette époque il n'y avait encore ni avions ni même aucune navigation à vapeur. Tout joyeux, il s'empresse de partager ses nouveaux trésors avec son grand ami, le Dr Prince de Fernando Po. Puis, il se lance dans de hardis projets, entreprend de construire une école dans le village de Bell, où l'on puisse tenir des réunions et des classes et aussi loger Johnson et sa famille. Cela déclenche une nouvelle guerre de jalousie, le jeune Akwa s'étant imaginé que M. Saker allait quitter son territoire et s'installer sur celui de son rival. Heureusement, M. Saker se trouvait à Bethel lorsque le roi, suivi d'une horde en tumulte, armée de fusils et de lances, envahit les alentours de la maison missionnaire. M. Saker sortit à sa rencontre, l'invita poliment à entrer et lui offrit un siège ; mais le vacarme était tel qu'on ne pouvait comprendre quels griefs avaient soulevé cette populace. Le roi, hors de lui, se répandait en injures, et quand il eut épuisé son vocabulaire anglais, plutôt restreint, il continua en douala. Resté calme et attentif, M. Saker finit par s'asseoir et prit du papier et de l'encre.

- Toi quoi faire ? interrogea le roi.

- Je vais écrire dans un livre tout ce que tu dis, répliqua M. Saker. - Non, non ! Toi pas écrire ma palabre, hurla le roi, soudain épouvanté. Et il se précipita pour retenir la main qui maniait la plume. Pendant une accalmie, entre deux bordées de menaces et de

jurons, M. Saker réussit à entrevoir la cause de toute cette effervescence : - Personne ne te prendra à nous, continuait le roi. Nous battons pour toi. Pourquoi te aller vivre chez Bell ? Toi pas pouvoir partir. Terre ici à toi. Toi être tikki (héritage) pour nous mon père légué toi à nous ! Ayant enfin vomi sa colère, le roi s'en fut avec sa suite, sans coup férir.

Le lendemain, il apprit que des matériaux continuaient d'arriver dans le village de Bell, et revint à la charge avec des renforts, espérant trouver le missionnaire sorti afin de se venger de lui en saccageant sa maison ; mais ce dernier veillait et les tint encore en respect. Le jour suivant, Akwa revint encore, mais seul, cette fois, et pour faire la paix avec M. Saker. Or, au lieu de lui offrir des excuses, il lui extorqua non pas quelques mètres, mais toute une pièce d'étoffe ! M. Saker céda parce qu'il y vit l'occasion d'exiger de son côté une concession de l'irascible souverain, et obtint enfin que la station missionnaire fût entourée d'une palissade et que celle-ci fût respectée par les indigènes.

D'autre part, comme il ne se transférait pas lui-même au village de Bell, il lui fut permis d'y continuer la construction de l'école. Cette année-là, vers la mi-juillet, M. Saker apprit indirectement que sa femme et sa fille, parties du Cameroun en février, étaient arrivées saines et sauvées en Angleterre en mai. C'était toujours un souci de moins. Mais il en avait bien d'autres ! La nourriture était devenue rare. Les canots envoyés en quête de provende revenaient vides et les ressources de Fernando Po auxquelles, en temps ordinaire, on aurait eu recours, étaient inaccessibles et probablement inexistantes par suite d'une guerre qui ravageait l'île. En ce dimanche de disette, M. Saker prêcha sur la Providence de Dieu manifestée au prophète Elie à Kerith et à Sarepta (1 Rois, XVII, 2-16).

À deux heures après-midi, pendant un répit entre deux réunions, le capitaine du voilier Mary vint lui apporter une lettre du Dr Prince

l'informant qu'il lui envoyait deux cents ignames par ce bateau. C'était assez de victuailles pour trois semaines. Toutefois, le capitaine ajouta que le bâtiment, arrêté à la barre, devait attendre une marée favorable et ne pourrait remonter la rivière avant un ou deux jours. Le lendemain, lundi, il ne restait à la station que quelques biscuits pour le premier déjeuner, et après cela, la perspective d'assiettes vides et d'un jeûne prolongé jusqu'à l'arrivée du Mary. Or, vers le soir de ce lundi, la femme de Smith, le premier indigène converti qui se fût marié suivant le rite chrétien, apporta un régime de bananes et dix petites ignames. Ainsi se trouvait pleinement justifiée la confiance de M. Saker en la providence divine qu'il avait prêchée la veille. Il appela Johnson pour lui montrer ces ressources inespérées.

- Ah, exclama celui-ci, vous avez plus de foi que moi ! C'est bien vrai ce que vous disiez hier : il ne faut jamais douter !

Le mois d'octobre suivant, M. Saker tomba gravement malade et, pendant plusieurs semaines, fut trop faible pour vaquer à ses occupations ; pourtant, tels étaient son amour et sa sollicitude pour l'œuvre entreprise qu'il se faisait transporter au hangar aménagé en atelier et qu'il réussit à fabriquer lui-même une presse d'imprimerie pour préparer sur place les épreuves des traductions qu'il voulait faire imprimer à Bimbia. 'De cette façon, conclut-il, mes longues semaines de souffrance et de faiblesse n'ont pas été complètement perdues. Même les services du jour du Seigneur n'ont pas non plus été négligés : je ne m'en suis absenté que tout un dimanche, pendant lequel Johnson et Peter Nicholls m'ont remplacé.

CRITIQUES

Un autre souci qui pesa lourdement sur son cœur lui vint des critiques malveillantes auxquelles il fut en butte tout le temps de son ministère de la part de personnes incapables de comprendre ce qu'étaient la vie et les difficultés d'un pionnier missionnaire en Afrique à cette époque. Sans intention de se justifier, mais pour tâcher d'éclairer leur jugement, il leur écrivit par l'intermédiaire d'un ami : "Depuis près d'un an que ma femme est absente, je dois vaquer en personne aux soins du ménage, enseigner à un jeune garçon à faire le pain - le cuisinier que Mme Saker avait avant son départ, sait tout juste faire bouillir mes ignames et un morceau de viande salée. Ces mets et, de loin en loin, "une poule au pot," constituent tout le prétendu "luxe gastronomique" de Bethel. Faut-il ajouter que je m'octroie une tasse de thé quand j'en possède, mais que récemment j'ai dû m'en passer pendant quatre mois ? Quand le thé manque, je bois de l'eau sucrée, et quand le sucre est fini, il me reste l'eau. Dieu merci, l'eau ne manque jamais, mais encore faut-il l'aller chercher en été à un kilomètre et demi de la station ! L'école construite dans le village voisin l'a été de mes propres mains, car il est impossible de trouver de la main d'œuvre ; et un bâtiment de 12 m. x 25 m. ne surgit pas du sol d'un simple coup de baguette ! À Bethel, les déprédations et destructions opérées par les indigènes la nuit doivent être réparées dès le lendemain matin. C'est une constante épreuve de patience qui absorbe beaucoup d'énergie. Pour m'assister dans tous ces travaux manuels de la routine quotidienne, j'ai la bonne fortune d'avoir près de moi M. Johnson, qui est un brave homme et un bûcheur. Ai-je mérité, dites-moi, qu'on m'accuse d'indifférence, de négligence ou de paresse.

L'OEUVRE CONTINUE

Cette année-là se termina heureusement. Il reçut le 23 décembre la visite de son bon ami, le Dr Prince, qui lui apporta une caisse expédiée par Mme Saker, contenant des chaussures, du thé, du papier, et surtout des lettres qui lui apprirent la naissance d'une petite fille au mois d'août (1847).

Le 27 décembre il accompagne le Dr Prince à Clarence pour présider la distribution de prix de l'école missionnaire de cette station, et note tout le réconfort spirituel et physique qu'il a reçu de ce séjour parmi des chrétiens européens.

Au début de 1848, une maison fut construite pour y loger M. Johnson et sa famille, et, vers le milieu de la même année, le Dr Prince dut quitter la station de Clarence à Fernando Po pour raisons de santé. M. Saker se trouva donc seul pour desservir les deux postes de Clarence et du Cameroun, que séparait un détroit de 30 km. Il réclama des aides qui furent aussitôt acheminés par le Comité de Londres. Le voyage devait durer trois mois. Entre-temps, M. Saker s'acharnait à ses livres. Il reçut une presse à imprimer, don de ses anciens amis de Devonport, et put bientôt réaliser son ambition de préparer des manuels scolaires pour Béthel. En plus de cela, il menait de front tout un programme d'activité religieuse dont le résumé suivant donnera une faible idée : Il prêchait deux fois le dimanche et une fois la semaine.

Lundi soir	Réunions des moniteurs, mères, missionnaires.
Mardi	Réunion de prières.
Mercredi	Grande assemblée de toute classes de l'école, enfants et adultes.
Jeudi	Étude biblique dans la maison de M.Saker
Vendredi	Conférence publique
Samedi	Préparation des services du dimanche.

Trois fois par semaine : lundi, mardi et mercredi, de 10 heures à 1 heure, il recevait les âmes inquiètes qui cherchaient leur voie et avaient des questions à élucider. Les mêmes jours, de 5 à 6, il accueillait tous ceux qui n'avaient pu venir le matin.

Entre-temps, il faisait des visites pastorales à domicile, se multipliait au chevet des malades, servait de docteur à toute la région, surveillait et guidait les jeunes apprentis à l'imprimerie, leur préparait des textes scolaires et bibliques, continuait ses études de douala et ne pouvait s'asseoir à un repas sans qu'on vînt le déranger. L'année 1849 lui ramena sa femme. Sa solitude avait pris fin. Avec allégresse, il nota l'événement sous la rubrique 'Grande bénédiction' Deux missionnaires, M. et Mme Newbegin, étaient arrivés en même temps pour renforcer l'équipe de Fernando Po. Ce fut l'occasion pour M. Saker de prendre un peu de repos bien gagné. Il alla passer quinze jours en pleine mer, sur le bateau de la mission, se refaire un peu au grand souffle des vivifiante brise marines.

À son retour, il dut quitter pour un temps les Doualas qu'il chérissait parce qu'il avait fait parmi eux ses premières armes, et desservir l'église plus considérable de Clarence jusqu'en mars 1850. Il y avait déjà sept ans qu'il peinait sans répit sur ce rivage au climat si

meurtrier qu'on l'a appelé « le tombeau des Blancs. » La Mission Presbytérienne Unifiée lui offrit de le transporter gratuitement en Angleterre. Il accepta et partit. À peine de retour dans sa patrie, il apprit que son remplaçant au Cameroun, M. Newbegin, était mort à la tâche le 17 avril.

Ainsi, il n'y avait plus un seul Européen sur les champs de missions en Afrique. Les membres du Comité de Londres qui les soutenaient de leurs prières et de leurs deniers, s'inquiétèrent des sacrifices en vies humaines déjà consentis et de ceux à envisager pour l'avenir et furent un moment tenté d'abandonner l'entreprise. Mais . . . ils ont compté sans M. Saker. Lui, il s'est dévoué, exilé, il a tout subi : la faim, le froid, la maladie, la solitude, l'isolement, le dénuement, les dangers, tous les aléas des premiers jalonnements d'une œuvre à créer de toutes pièces, et c'est encore lui qui les empoigne pour les remettre debout. Il leur adresse une lettre puissante de foi indomptable, qui retentit comme une sonnerie de clairon: « Vous avez perdu du monde, écrit-il ; mais gagne-t-on jamais des batailles sans effusion de sang ? Parfois les résultats se font attendre. » Or, Dieu, dans sa providence, nous a déjà donné environ cent quarante convertis éprouvés. Il y a huit instituteurs indigènes qui, à l'occasion, s'efforcent aussi d'amener des âmes à Dieu. L'instruction qui se donne aux enfants se répand autour d'eux au plus grand profit de la masse. À Clarence, la transformation opérée par l'Évangile est d'une valeur incalculable. Au Cameroun, des âmes ont été sauvées, des églises se sont groupées et le désert est en voie de devenir un véritable jardin du Seigneur. Et c'est grâce à vous que tout ce travail s'accomplit ; vous en êtes la source, vous en fournissez les moyens. Ces résultats ont coûté bien des souffrances, bien des sacrifices, bien des vies, mais qui peut dire que ce fut les payer trop cher ? Les vies étaient consacrées : Dieu les avait acceptées et les a employées à sa manière et pour sa gloire.

Allons-nous donc nous décourager ? Si Dieu nous éprouve aujourd'hui, humilions-nous devant Lui et efforçons-nous de mettre à son service de nouveaux sacrifices plus purs et plus entiers. Vous allez conclure que je devrais sans délai reprendre le chemin de l'Afrique ? À cela, je n'ai qu'une réponse : je suis prêt ! » Cet émouvant rappel, ce « Debout les Morts ! » ne retentit pas en vain. Les membres du Comité vacillant se rallièrent comme un seul homme à ce lutteur intrépide qui voulait rentrer dans la lice parce que l'œuvre conçue en lui comme un ensemble restait inachevée, parce qu'il n'avait pas fini de donner ce qui lui restait de forces, de ressources et de vie. Il s'en retourna donc souffrir la disette, la solitude, affronter les dangers, subir les maladies, les attaques des éléments hostiles, se mesurer avec la superstition et les ténèbres, la mauvaise foi et la cruauté, défricher la terre et les âmes, pleurer des deuils aussi, car l'une de ses filles, Alice, mourut presque subitement peu de temps après ; mais il s'en retourna avec sa foi intacte, avec sa foi accrue d'un nouveau triomphe, et qui, d'avance, faisait siennes toutes les victoires du Christ : « Prenez courage, car j'ai vaincu . . . »

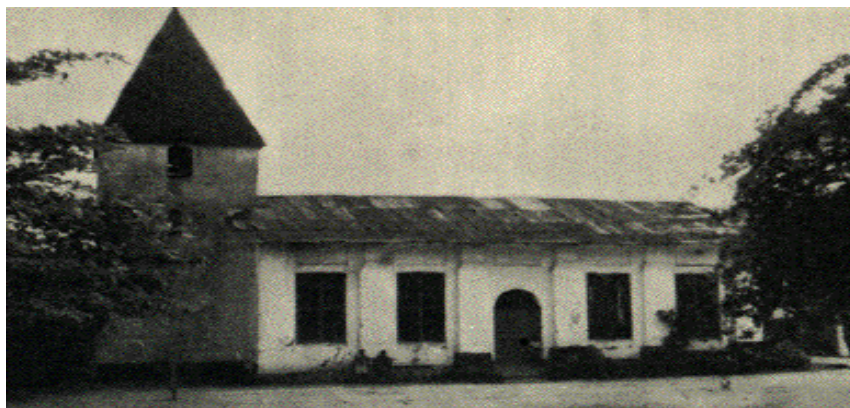
Il se rembarqua pour l'Afrique le 25 octobre de cette année-là. Sa femme l'accompagnait. Ils laissaient en Angleterre leurs trois filles ; l'aînée de 10 ans, la seconde de 3 ans, et un bébé de onze mois. Cette séparation fut douloureuse, mais ils avaient consacré leur vie au service du Seigneur et lui faisaient confiance qu'il protégerait les enfants.

Pendant les trois années suivantes, M. Saker se multiplia pour faire face à toutes les tâches, à tous les problèmes que présentaient les trois stations de Clarence, de Bimbia et de Bethel. C'est cette dernière qui était la plus prospère. Il note seize baptêmes en une année et beaucoup de demandes d'admission dans l'Église, quatre mariages chrétiens. Aussitôt convertis, les indigènes manifestent un

grand désir de s'instruire. Le petit temple est comble à chaque service. L'école fonctionne bien ; les élèves et leurs parents arrivent en foule avant cinq heures du matin pour entendre expliquer la Parole de Dieu et pour prier. Les enfants restent jusqu'à dix heures. À cinq heures après-midi, nouvelle réunion des adultes pour la lecture et la prière. À sept heures, on se rassemble chez M. Johnson souvent jusqu'à onze heures ou minuit. Parfois, il faut renvoyer les gens chez eux ! ... Labeur, leçons, chants et prières, ces quatre mots résument toute notre vie au Cameroun, » écrit M. Saker. Les tempêtes et tornades, les termites et l'humidité avaient fortement endommagé les premiers bâtiments de la mission et M. Saker dut envisager la nécessité de reconstruire avec des matériaux plus durables.

Le Cameroun, pauvre en pierre à bâtir, est par contre riche en argile. À défaut de pierre, pouvait-on faire des briques ? Il en façonna quelques-unes, qui réussirent, puis construisit un four où l'on pouvait en cuire quatre mille en une fois ; mais pour cela, il fallait de la main d'œuvre. Or, depuis la première installation au Cameroun, il n'avait pas été possible de se faire aider par les Doualas moyennant salaire ; ils prétendaient que travailler était le sort réservé aux esclaves. M. Saker et Johnson avaient donc dû abattre eux-mêmes toute la besogne autant par nécessité que pour montrer l'exemple, mais n'avaient récolté que des sarcasmes. D'autre part, dès que les villageois se décidaient pour Dieu, leurs chefs les expulsaient de la communauté de crainte qu'ils ne révolutionnent sa manière de vivre. Dans leur détresse, ils venaient demander conseil à M. Saker. Tout d'abord, il ne put que les diriger sur l'exploitation de la terre et la vente des récoltes. C'est ainsi qu'il introduisit au Cameroun la culture du coton, de la canne à sucre et des arbres fruitiers, ce qui ouvrit de nouveaux marchés. Or, voici

qu'il pouvait maintenant employer les bannis à faire des briques. Bientôt cinq familles furent occupées à ce travail, produisant 2000 briques par semaine. C'était un véritable triomphe qu'il devait à Dieu et à l'influence de Sa Parole. Sans l'Évangile, personne ne voulait travailler ; grâce à l'Évangile, on pouvait construire des maisons, des ponts, transformer le désert en champs fertiles, parce que les indigènes chrétiens avaient répudié leurs anciens préjugés. Le travail n'est pas le moindre facteur de civilisation, et c'est une des gloires de M. Saker d'en avoir fait reconnaître la dignité à des populations qui l'avaient jusque-là considéré comme un opprobre.



L'église à Douala bâtie par M. Saker

Maintenant qu'on avait des briques, il fallait du ciment pour les faire tenir ensemble. Pionnier jusqu'au bout, M. Saker se met à fouiller les environs en quête de quoi faire de la chaux ou du ciment. Il ne trouve que des déchets de coquillages. « Je vais envoyer le canot ramasser une cargaison d'écailles d'huîtres, écrit-il, et, après cela, qui peut entraver le travail ? Si le Seigneur me donne la santé, tout ira bien. » Et tout alla bien, car le Seigneur était avec lui. En quelques années, les maisons des missionnaires, la chapelle, les

salles d'école, furent entièrement rebâties et demeurèrent longtemps un monument du savoir-faire, de l'ingéniosité inventive et de la foi profonde et agissante de cet éminent serviteur de Dieu.

FERNANDO SAKER

La naissance d'un fils, en mai 1851, apporta aux Saker une rare joie qui n'alla pourtant pas sans beaucoup d'inquiétudes, car ils ne purent épargner au nouveau-né les fièvres et les maladies inhérentes à ce climat hostile. D'autre part, le ravitaillement était souvent un grave problème pour la station de Bethel. Les grandes personnes pouvaient, à la rigueur, s'accommoder de quelques privations ; mais il vint un temps, pendant l'année 1852, où il fut impossible de trouver aucun aliment qui pût convenir au bébé. M. Saker alors se rendit en canot à Fernando Po dans l'espoir d'y acheter quelque nourriture aux marins qui parfois descendaient dans l'île. C'était un voyage long et hasardeux, la mer étant mauvaise dans le détroit. Il en revint avec une seule boîte de biscuits ; c'est tout ce qu'il avait pu se procurer.

Pendant son absence, Mme Saker avait réussi à endormir l'enfant tourmenté par la faim. Lorsqu'elle entendit le canot aborder sur la plage, elle sortit sans bruit au-devant de son mari pour lui parler dehors afin que le son des voix n'éveillât pas l'enfant et sa faim inassouvie. Précaution vaine ! Le bébé fut bientôt réveillé et se mit à dévorer force biscuits avec délices, tandis que ses parents, de chaque côté du berceau, le contemplaient les larmes aux yeux, encore tout secoués d'être passés brusquement de l'angoisse la plus cruelle à la joie d'une nouvelle délivrance.

Une des difficultés, et non des moindres, était la distance entre les principales stations à desservir et le fait qu'elles étaient séparées par un détroit dangereux où se déchaînaient de fréquentes et violentes tempêtes. M. Saker était obligé de tenir toujours le gouvernail lui-même, et encore ici, ses études de jeunesse sur la navigation lui furent d'un secours appréciable. Mais souvent il lui arrivait d'être retardé en mer par vents et marées, de subir les furieux assauts des éléments contraires, les averses tropicales, d'être trempé jusqu'aux os pendant des heures. Une nuit même il fut enlevé par un coup de vent et jeté à la mer. Ses compagnons de voyage ne s'aperçurent pas tout de suite de sa disparition. Repêché, il dut rester exposé aux vents de la nuit pendant huit heures, jusqu'à ce que le soleil du lendemain ait fini par sécher ses vêtements sur son dos. Il convient de noter ici que, pendant les absences de son mari, Mme Saker était seule à Béthel pour veiller sur la station au milieu d'une peuplade qui, à tout moment, et sous le moindre prétexte, pouvait devenir agressive. À cette situation précaire s'ajoutaient ses responsabilités envers sa propre famille, celles de sa grande maisonnée d'enfants indigènes, orphelins et autres, recueillis dans la maison missionnaire, et les inquiétudes que lui causait le sort de son mari quand il tardait à rentrer de ses expéditions qui, elle le savait trop bien, ne manquaient jamais de redoutables imprévus. Heureusement, comme son mari, elle possédait cette qualité de courage tenace qui ne s'épuise pas en une action d'éclat, mais appuyé sur Dieu, tient bon jusqu'au bout pendant de longues patiences et fait les vrais héros de la foi.

PROGRÈS

On pourrait se demander à quoi rime tout ce déploiement de vaillance, toute cette dépense d'énergie que d'aucuns qualifieraient

de gaspillage, car n'aurait-on pu leur trouver ailleurs un emploi plus fécond ? Sur ce point, citons les résultats enregistrés par M. Saker lui-même. Après quatre ans d'Afrique, il a fini par fixer le douala, en a établi la grammaire ; il a traduit et imprimé en cette langue une partie du Nouveau Testament et créé trois livres scolaires. Déjà en octobre 1849, les élèves indigènes de l'école missionnaire commencent à lire la bible en anglais.

« Le 5 novembre 1849, écrit-il, est un jour mémorable dans les annales de la Mission Baptiste au Cameroun, car c'est la date du baptême dans les eaux du fleuve, de Smith, le premier converti sur place qui ait résolu de rendre ce témoignage public. »

L'après-midi de ce même jour fut consacré à la formation d'une Église dont M. et Mme Saker, Horton Johnson et sa femme, et le néophyte Smith constituèrent le noyau. Cette journée se termina par un service de Sainte Cène « Je viens donc de le vivre, ce jour tant désiré, où j'ai enfin pu poser les assises d'une œuvre solide au Cameroun et fonder une Église chrétienne. Ah, si je pouvais maintenant voir cette Église s'étendre et gagner jusqu'à mille âmes ! Mon espérance n'est pas vaine, car l'Esprit de Dieu est à l'œuvre ; plus de vingt personnes sont en quête du salut et boivent littéralement mes paroles quand je leur explique l'Évangile. Les traits de férocité qui défiguraient ces visages humains s'adoucissent peu à peu en une expression d'innocence et de candeur ; et ceux qui, naguère, en voulaient à ma vie, me demandent maintenant que dois-je faire pour me sauver ?

Est-il besoin d'un autre témoignage de l'efficacité de l'œuvre de M. Saker ? Ainsi encouragé par des résultats tangibles, il continue à se dépenser avec constance pour gagner ces âmes à Dieu Mais la santé de Mme Saker et celle du petit Fernando donnent de l'inquiétude. Un nouveau séjour en Angleterre s'impose. Mme Saker s'embarque avec son fils en février 1854. Nouvelle séparation, nouvelle solitude

pour son mari. Pourtant, M. Saker n'a pas le temps de s'apitoyer sur lui-même. Écoutons-le : « J'ai de la besogne jusque par-dessus la tête, et le cœur plein de sollicitude pour toutes les familles qui se sont jointes à nous et dont je dois assurer la subsistance ; et puis il faut avoir l'œil à tout, surveiller le travail d'apprentis dont les coups d'essai sont rien moins que des coups de maître, quelle que soit leur évidente bonne volonté, suppléer aux lamentables défections de ceux qui bâclent leur travail ou le désertent, faute d'avoir le cœur à l'ouvrage.

En l'absence de Mme Saker, la petite indigène qu'elle avait initiée au ménage reste seule à la tâche de préparer les repas pour vingt personnes chaque jour; or, on ne peut rien acheter sur place et parfois il faut envoyer un garçon en tournée toute une matinée pour trouver de quoi faire un seul repas. Il faut, veiller aussi constamment sur les vêtements pour les préserver des mites et des rats. La construction surtout réclame une attention de tous les instants, les terrassements, les fondations, la maçonnerie, le soudage des barres de fer en faisceau pour former des poutres solides, tout cela exige un soin, une précision, une technique que l'œil vigilant et la main exercée du missionnaire sont seuls à pouvoir assurer. Bien d'autres incidents réclament son attention : c'est une blessure à bander, une fièvre à calmer, un membre déchiré par un crocodile à amputer, un combat à faire cesser, une querelle à mort à composer, des conseils à donner aux rois et aux chefs tourmentés de problèmes temporels et spirituels, l'imprimerie à diriger, et surtout et par-dessus tout, la Bible à traduire ... »

MORT DE FERNANDO

Au plus fort de ces travaux absorbants, M. Saker fut appelé d'urgence au chevet de son petit garçon dont l'état ne laissait plus d'espoir. Toute la science médicale appelée à son secours s'avérait impuissante à le sauver d'une mystérieuse maladie tropicale. M. Saker s'embarqua donc pour l'Angleterre en juillet 1855 dans l'espoir de revoir encore l'enfant vivant. Hélas, cette maigre consolation lui fut refusée. Quand il arriva, le Seigneur avait déjà rappelé à Lui cette petite âme. Ce fut une cruelle épreuve pour les Saker qui avaient fondé tant d'espoirs sur la précieuse petite vie pour le service de Dieu et l'avenir de la mission. Mais ils savaient que la main qui frappe est bien plus souvent encore celle qui bénit, et ils acceptèrent humblement ce nouveau deuil. Du reste, rien désormais ne pouvait détourner M. Saker de l'œuvre qui vivait en lui et dont la vision le soulevait au-dessus des possibilités humaines. Aussi le voyons-nous, quatre mois après, reprendre encore une fois avec sa femme le chemin de l'Afrique. Ils y abordent en février 1856 et, cette fois, reçoivent de la population un accueil enthousiaste. Quel heureux contraste avec celui du début, onze ans auparavant ! Toutes les activités interrompues reprennent aussitôt de plus belle et bénéficient d'une ardeur renouvelée, d'une énergie accrue par ces quelques mois de repos mérité et bienfaisant.

OPPOSITION

En mai 1858, M. Saker fit une visite au poste de Clarence. Il y prêcha le dimanche matin sur « Christ, le fondement » (1, Cor., III : 11), et le soir sur « Arrêtez et sachez que c'est moi qui suis Dieu » (Ps : 17 :11).

Le lendemain, il était occupé à charger des provisions dans le bateau pour rentrer au Cameroun, lorsqu'il aperçut un navire qui

approchait de l'île et qui se trouva être de mauvais augure. C'était un bâtiment espagnol, le Balboa, ayant à bord Don Carlos Chacon, commandant de l'escadre navale espagnole et gouverneur général des îles espagnoles de la côte ouest-africaine. Il amenait avec lui six prêtres jésuites et était chargé de faire exécuter les ordres de la Couronne. Il proclama la religion catholique seule autorisée à Fernando Po, à l'exclusion de toute autre, exactement comme dans le royaume d'Espagne. À cette nouvelle, M. Saker fut frappé de l'à propos de son message de la veille : « Arrêtez et sachez que c'est moi qui suis Dieu, » et il décida de tenir une réunion de prières ce même soir à sept heures. Le 24 mai, le gouverneur manda M. Saker et lui fit savoir que les jésuites étaient outrés de trouver des missionnaires hérétiques dans l'île et qu'ils allaient sans tarder en extirper le protestantisme. Ils refusaient de reconnaître les libertés accordées aux termes de la constitution de 1843. « J'étais souffrant cet après-midi-là, note M. Saker, et pensais m'absenter de la réunion du soir ; mais, tandis que je méditais sur les événements, le verset 7 du chapitre 3 de l'Apocalypse s'imposa à mon esprit et une voix au-dedans de moi semblait dire : « Va, porte ce message à ce peuple : C'est moi qui ai les clefs. » J'oubliai vite mon indisposition et me rendis à la réunion. J'y parlai longuement et avec puissance à une assemblée attentive, jusqu'à près de neuf heures. Tous les amis de la mission y étaient accourus, tous croyant se réunir pour la dernière fois. Dernière ou non, j'ai le cœur en repos : Jésus a la clef ! « Les prêtres vont de maison en maison, annonçant qu'ils baptiseront bientôt tous les enfants. En ville, les Espagnols s'emparent sans compensation de toutes les volailles, canards, œufs, ignames, qu'ils trouvent. Ils ont fait savoir qu'une proclamation serait faite aujourd'hui à midi. Une furieuse tempête s'est entre-temps déchaînée et c'est sous une pluie torrentielle que quelques habitants, parmi lesquels certains de nos amis, se sont rassemblés pour

entendre le décret. A leur retour, les femmes étaient en larmes, je leur lus Esaïe, XXVI : 20 : "Va, mon peuple, entre dans ta chambre . . . » Après une courte allocution et de ferventes prières, je renvoyai nos amis chez eux. »

« Le dimanche suivant, un grand silence régnait dans la colonie de Clarence; on n'entendait plus les chants et les prières qui, encore tout récemment, montaient de la chapelle et de l'école en sons joyeux; les fidèles s'étaient groupés dans les maisons et y tenaient des réunions en particulier et sans chanter. Ils ignoraient encore, pourtant, qu'à bord des vaisseaux espagnols les chefs se préparaient à débarquer des troupes qui avaient ordre de tuer ou de saisir toutes les personnes rassemblées pour un service religieux. Le silence qui régnait partout avait déjoué leurs plans, dont M. Saker lui-même n'eut connaissance que plus tard. Quelle ne fut pas sa joie de constater alors que le message que Dieu lui avait donné pour les chrétiens de Clarence, avait empêché ceux-ci de braver l'opposition, prévenant ainsi un conflit où beaucoup d'entre eux auraient trouvé la mort. Pour les aider pendant que ces lois restrictives restaient en vigueur, il fut convenu que les services religieux se tiendraient dans la jungle à quelque distance de la ville. Là, au moins on pouvait chanter et prier sans crainte d'attirer la malveillance des persécuteurs.

Entre-temps, les missionnaires faisaient des démarches pour obtenir que l'exécution du décret soit suspendue jusqu'à ce que les habitants aient pu communiquer avec la Cour espagnole.

On n'avait guère d'espoir de rien obtenir, mais cela gagnait un temps précieux. En effet, un nouveau problème s'imposait à M. Saker : qu'allait devenir ce groupe de chrétiens ? Toutefois, il ne s'abandonnait pas à l'inquiétude : il savait que leur sort était entre les mains de Dieu et qu'Il saurait les tirer de ce mauvais pas. Déjà ne leur avait-Il pas envoyé M. Saker juste au moment critique ? Ces

gens s'en émerveillaient et, entourant le missionnaire, lui demandaient, intrigués : « Comment saviez-vous qu'il fallait venir à Clarence juste maintenant ? Avant que nous n'ayons eu le temps de nous effrayer, vous étiez déjà venu à notre secours ! »

Le consul britannique donna, en l'occurrence, de précieux encouragements, mais c'est à M. Saker qu'incombait la tâche d'assurer l'avenir de ces colons chrétiens et, en vérité, nul pionnier n'était mieux qualifié que lui pour inspecter les emplacements susceptibles de leur donner asile, et pour faire un choix judicieux. Il connaissait assez la côte du continent pour avoir la certitude qu'elle recelait quelque part un endroit sûr où aménager un port et implanter une colonie. Enfin arriva la réponse définitive du gouverneur : il interdisait aux missionnaires de rester dans l'île. M. Saker rassembla tout son petit troupeau, le mit au courant de la situation et on résolut de quitter en masse ces rivages devenus inhospitaliers dès qu'on aurait trouvé, pour y fixer la colonie, un coin propice, en terre libre, où elle pourrait jouir des libertés civile et religieuse.

Et telle est la profonde sagacité de M. Saker, la largeur et la puissance de sa vision d'avenir, qu'il écrit à son comité pour le mettre au courant, et ajoute : « En ce qui concerne les futurs arrangements, Jésus sera notre guide. Priez pour que nous soyons dirigés dans le droit chemin. Voici quelques idées : le Cameroun . . . est un pays plein d'avenir au point de vue missionnaire et une porte ouverte sur l'intérieur du pays. Il nous faut maintenant un port où nous ayons la protection de la métropole ; ... on pourrait installer un dépôt de charbon pour la Marine, un port sûr pour nos navires marchands, un port franc pour le commerce des rivages voisins, un asile inviolable pour les opprimés et les esclaves. Voilà les grandes lignes du programme. Mais, en tout premier lieu, il nous faut

trouver un refuge où chacun puisse d'abord adorer Dieu en toute liberté, puis trouver du travail et, s'il se peut, prospérer. »

Cette lettre n'était pas écrite depuis deux jours que M. Saker, sans attendre la réponse, prend l'initiative d'aller explorer la région montagneuse du Cameroun, avec ses escarpements rocheux surplombant la mer ou venant y mourir, ménageant entre eux des baies, des anses, des îles ignorées.

Il part un beau matin, si préoccupé de son projet qu'il en oublie de déjeuner. Il part dans un frêle canot qui doit le conduire de Clarence à la côte ouest-africaine à travers 30 kilomètres de détroit où la mer est si tumultueuse qu'il reste quatre jours en route, ballotté sur les vagues, exposé aux intempéries tropicales, sans nourriture, en danger de mille morts.

Débarqué à Bimbia, il s'abouche avec le chef de l'endroit, le roi William et obtient une promesse de vente de terrain dans la baie d'Amboise. Puis, il revient à Bethel préparer les éléments d'une grande salle à monter sur l'emplacement qu'il trouvera, afin d'y loger les premiers émigrants. Encore souffrant des suites de sa récente traversée, il repart pour Bimbia et, à peine à terre, oubliant encore de manger, se met en route pour la baie d'Amboise. Il s'en va par monts et par vaux, à travers ravins et rivières, escalade crêtes et falaises. Au déclin du jour il tombe dans un précipice, s'accroche à des racines, se retrouve sur un fond de roches noires que lèche une marée menaçante comme un monstre savoure d'avance, à petits coups de langue, une proie inespérée. Il faut à tout prix trouver une issue, fuir une mort certaine ; tout autour les parois sont à pic ; mais vers l'ouest s'estompe, dans une dernière lueur du couchant éteint, la ligne brisée d'un contrefort plongeant dans la mer.

Là est le salut ; il faut contourner le promontoire. Il tâtonne dans la nuit survenue, s'aidant des genoux et des mains sur les roches arrondies et glissantes et, en deux heures de cette acrobatie, parvient à doubler le cap hors de la portée de l'eau perfide.

Tout le reste de la nuit, il grelotte à la belle étoile. Le lendemain, couvert de boue, les vêtements en lambeaux et les mains déchirées, il arrive enfin à Amboise Bay et reste confondu devant la providence de Dieu qui lui fait trouver là le lieu idéal, préparé depuis des millénaires : pas d'habitants, un pays richement boisé et d'aspect fertile. Un peu plus loin, dans un repli de terrain, apparaît la plus belle plage de tout le littoral, une grande étendue de sable, une eau profonde que ne viennent pas agiter les grands remous de l'océan. « je voulais trouver juste un bout de côte où l'on pût seulement atterrir, dit-il, et voilà que Dieu me mène à cette magnifique plage de près de 3 kilomètres, abritée du large et assez vaste pour y mouiller quelque mille bateaux. Les brises marines la rafraîchissent de jour et, la nuit, le vent de la montagne y souffle dans toute sa pureté. Climat parfait ! » Tout réconforté de cette trouvaille, il revient à Clarence l'annoncer au petit groupe qui attend. . . . Trois nouveaux navires de guerre espagnols sont arrivés. Il est grand temps de leur soustraire leur proie. Mais comment transporter sur un seul canot minuscule toute une colonie à travers la houle du Sinistre détroit. Le 9 juin, il retourne à Amboise Bay et prend officiellement possession du terrain, sur lequel lui et ses compagnons se recueillent un instant en prière pour le succès de l'entreprise. Geste touchant, il donne à cet endroit le nom de Victoria, en songeant à la bonne et gracieuse souveraine de son pays lointain. Puis, fébrilement car le temps presse, il se met à défricher avec l'aide d'un groupe d'indigènes. Il faut abattre des arbres, brûler la broussaille, assainir le sol, faire de la place pour bâtir des maisons. De Bethel on apporte des matériaux. Bientôt quelques

bâtiments s'élèvent sur la clairière, dont une chapelle. Et tout de suite, les services religieux sont institués : cultes du dimanche, réunions du mercredi et du vendredi, école, tout comme à Clarence. M. Saker en outre construit une route d'accès à la rivière distante d'environ 500 mètres. Il trace la rue principale de la ville future, et prospecte les alentours. Pendant les premiers mois de 1858, sa femme tomba gravement malade ; il dut la faire transporter à Sierra Leone, Où il l'embarqua pour l'Angleterre. Revenu seul à la brèche, il continue sa besogne avec l'aide de tout un personnel qu'il a lui-même initié, formé, façonné, et qui le décharge de bien des travaux manuels. Il mène de front les trois stations de Clarence, de Bethel et de Victoria où se poursuit, sous sa direction et surveillance, la préparation du refuge destiné aux chrétiens de Clarence. Il va les voir, un jour, et encore une fois arrive juste à temps pour faire face à de nouvelles difficultés. Le gouverneur espagnol venait de lui adresser sur place une lettre réquisitionnant tout le terrain de la mission et lui enjoignant d'avoir à vider les lieux immédiatement. Un exode en masse s'imposait. Il envoie dire à tous les fidèles que ceux qui veulent quitter Clarence doivent le lui signifier dès le lendemain en indiquant leurs noms, le nombre de personnes dans chaque famille et la valeur de leur maison.

Le jour suivant, il va trouver le gouverneur et parlemente, lui exposant ses préparatifs à Victoria. Le gouverneur est très courtois, cordial même, mais ses ordres sont formels ; il pourrait même expulser tous ces chrétiens séance tenante ! Il comprend les difficultés de transport et regrette de n'avoir pas de bateau à mettre à la disposition des bannis. M. Saker, laissé ainsi à ses propres ressources, dut faire la navette entre Clarence et Victoria, passant chaque fois dans son canot trop petit et chaque fois surchargé, quelques-uns des émigrants et leurs bagages. Cela n'alla pas sans incidents dûs surtout à l'inclémence des éléments. Mais tout a une

fin, même les tours de force ; et le 16 janvier, 1859, M. Saker enregistre enfin avec satisfaction que le transfert de la colonie de Clarence est heureusement terminé. Ainsi, grâce à lui, 90 personnes venaient d'échapper à l'extermination. Malgré les fatigues que lui avait causées cette entreprise, et dont on se demande comment il a pu les supporter, il recommence à Victoria ce qu'il a fait à Bethel ; il crée de toutes pièces une deuxième station missionnaire pour assurer un refuge inviolable à ces enfants du Seigneur. Puis il donne à la colonie quelques règles de conduite simples et équitables, qui doivent lui assurer paix et prospérité. Et c'est là le couronnement de son œuvre, où éclate plus encore qu'en toute autre chose, la profonde sagacité de ce grand pionnier de l'Évangile. L'effort que lui a coûté ce transfert reste comme buriné dans sa chair : « J'ai peiné jour et nuit, écrit-il, j'ai usé ma vitalité jusqu'à l'extrême limite, mes yeux et mes mains aussi. » Il a bien mérité de son Seigneur, et le comité de Londres le reconnaît en ces termes, dans un rapport daté de 1860 : « Il est difficile de décrire M. Saker, tant ses travaux sont nombreux et variés. Si l'on considère les circonstances de ses débuts et l'œuvre extraordinaire qu'il a accomplie et qui, sous certains aspects, relève des plus hautes connaissances scientifiques, on se rend compte qu'il est plus qu'un missionnaire éminemment qualifié ; il est véritablement l'un des hommes remarquables de notre époque. »

EXPANSION

En cette année 1859, il eut deux grandes joies : en avril, son fidèle ami et adjoint, M. Joseph Fuller, fut consacré pasteur, et en juin, sa femme lui revint d'Angleterre.

En 1862, M. Saker, accompagné de plusieurs amis, fit l'ascension du pic volcanique qui domine tout le sud du Cameroun, et nota de précieuses observations sur la nature et la richesse du sol, la végétation, le climat, les habitants, les possibilités d'irrigation, en vue du développement futur de la mission.

Les quelques années qui suivent sont marquées par le progrès régulier et continu des postes de Bethel et de Victoria, grâce au labeur incessant, dont chaque jour ramène au zélé serviteur de Dieu plus qu'une part d'homme ; mais il fait face à toutes les besognes ; aucune tâche ne le rebute. Aussi son œuvre est-elle prospère. Et puis des renforts sont enfin venus et le secondent dans toutes ses activités. C'est d'abord M. Robert Smith, puis M. Q. W. Thomson, fiancé de la deuxième fille de M. Saker, et Miss Goodson, le bras droit de Mme Saker, et qui deviendra bientôt Mme Smith.

La station de Bethel en particulier prospère à un tel point qu'en quelques années elle a complètement changé d'aspect. De grands bâtiments en briques remplacent les anciennes constructions fragiles de bois et de paille. Le coteau sur lequel s'élèvent ces bâtiments est entouré d'une solide palissade. L'enclos est disposé en jardins où abondent fleurs et fruits : une large avenue de manguiers ombrés conduit jusqu'à la plage où s'élèvent des hangars pour les canots et une scierie. En face de ces hangars, sur l'eau placide, se dandine mollement sur son ancre une petite chaloupe construite par M. Saker lui-même, aide de ses jeunes apprentis.

Dans la vallée subsiste la précieuse briqueterie avec son four et, plus loin, sur le bord d'un ruisseau côtier, une plage est réservée pour les bains et une buanderie.

Dans le village indigène, les changements sont plus remarquables encore, parce qu'ils témoignent d'un travail spirituel très profond. La répugnante maison du sorcier a disparu. Le bosquet du diable résonne aux bruits d'un labeur honnête, et non plus aux cris d'agonie et de terreur de victimes torturées, auxquelles souvent il avait fallu porter secours ; d'autres antres maudits sont désormais déserts et les grossiers fétiches, naguère encore tant redoutés, sont devenus les jouets des enfants. Des mœurs plus douces, et surtout plus pures, inculquées un peu à la fois par l'exemple et l'influence de l'Évangile, remplacent l'inexorable loi de la vengeance du sang et rachètent la femme indigène de son esclavage. Les mariages monogames chrétiens se multiplient, des foyers chrétiens se fondent. Tout cela est la plus belle floraison de semailles opérées dans le dénuement et le danger. Sur le plan matériel, les chrétiens indigènes ont appris de M. Saker à manier la truelle et se sont construit des maisons en briques. Ils ont fait, sous sa direction, des portes, des fenêtres, des meubles pour les maisons missionnaires et ont ensuite mis à profit pour eux-mêmes leur dextérité nouvellement acquise. Les rois et les chefs, et même leurs humbles sujets, ont aussi voulu moderniser leurs habitations, et ont fait appel à ces nouveaux ouvriers qui, pour faire face à toute cette besogne, ont dû, à leur tour, embaucher et former leurs propres apprentis. Ainsi l'impulsion créatrice donnée par M. Saker se propage et s'intensifie. L'imprimerie est une véritable ruche. La plus jeune des Saker y aide son père en qualité de prote, de typographe, exerçant en même temps d'autres multiples attributions. La scierie, la briqueterie et le chantier réclament encore l'attention de M. Saker qui, ayant créé lui-même ces diverses

activités, en demeure l'animateur et le pouvoir dirigeant. Et, comme toujours, la journée de travail débute au lever du jour sous le regard de Dieu. À six heures du matin, une cloche rassemble les ouvriers dans la chapelle pour la prière matinale ; louange et adoration sont les thèmes dominants du service. Qui peut calculer l'influence exercée sur ces âmes en formation par l'habitude ainsi inculquée de se tourner vers Dieu avant de commencer la journée ? C'est probablement une des raisons, et non la moindre, du succès de M. Saker. En plus de cette assemblée quotidienne, véritable culte de famille matinal, les réunions de semaine consistaient en une prédication le lundi et le jeudi, une réunion de prières les mardis et vendredis et, le mercredi, des cours d'études bibliques où tous étaient admis, véritable pépinière où se préparaient les conversions, les vocations, où chacun apportait son fardeau et en recevait l'allégement - œuvre féconde pour l'accroissement de l'Église, la préparation d'évangélistes et de moniteurs de l'école du dimanche.

Le jour du Seigneur est marqué par une intense activité spirituelle ; les hommes de la communauté chrétienne indigène se rassemblent dès l'aube à la mission. Là, ils se partagent en groupes qui, sous la direction de frères plus anciens, plus expérimentés, s'en vont tenir des réunions dans les postes avancés des environs. Georges Nkwe, ancien esclave affranchi, avait assumé les fonctions de pasteur de l'important quartier général qu'était devenu Bethel. C'était lui qui présidait les cultes si M. Saker se trouvait empêché.

À sept heures à lieu le premier service. À onze heures, l'école du dimanche réunit jeunes et vieux et les évangélistes revenus de leur tournée du matin. L'une des classes les plus intéressantes est celle des femmes non converties, qui se distinguent par leur accoutrement rudimentaire. C'est une jeune mère douala, chrétienne éprouvée, qui leur fait la classe.

Le service de l'après-midi, à trois heures, se tenait en anglais et on y voyait souvent quelques capitaines de vaisseau ou des marins européens en cabotage sur la rivière. L'assemblée se composait en majorité de familles doualas, père, mère et enfants, proprement vêtus, respectueux et recueillis, d'indigènes encore sauvages, en pagne, curieux mais à moitié convaincus seulement et que leur indécision rendait silencieux et attentifs. Au service en anglais succédait un service en douala. Tous les indigènes y restaient et d'autres inconvertis se joignaient à eux. Après cette réunion, toute la jeunesse se rassemblait dans l'enclos de la mission et, sous l'ombre généreuse d'un gros manguier, chantait des cantiques accompagnés sur l'harmonium. Le soir venu et les lampes allumées, tout ce petit monde remplissait la maison de M. Saker. Aux enfants, on expliquait le bon berger des grandes images bibliques ; pour les plus grands, c'était la lecture et l'application de la Bible, avec chants et prières. Comme ils l'aimaient, les enfants, cette heure intime, toute à eux, dans la maison du missionnaire ! Quel crève-cœur lorsqu'il fallait quand même, mais le plus tard possible, s'acheminer vers le retour ! En mars 1866, la sourde rivalité qui avait toujours existé à l'état endémique entre les deux chefs Akwa et Bell, s'envenima en conflit déclaré et comme l'enclos de la station se trouvait à l'extrémité du territoire d'Akwa et n'était séparé de celui de Bell que par une vallée encaissée, il se trouvait enclavé entre les belligérants, exposé aux rafales de mitraille que ceux-ci s'envoyaient à l'envi. Les sujets d'Akwa et même parfois ses guerriers, venaient pourtant s'y réfugier. Bell s'en irrita et résolut d'en déloger et les indigènes et les missionnaires. Il fit donc hisser un canon au sommet de la colline et le braqua sur la station dans l'intention de la détruire. Dans sa fureur, il força la dose de poudre, si bien que le canon fit explosion et que Bell épouvanté résolut de laisser dorénavant les missionnaires vivre en paix. C'est pendant

cette période d'épreuves et de dangers que le Seigneur reprit à Lui le premier converti de M. Saker, Johnson, son fidèle ami et collaborateur pendant vingt-deux années de labeur ardu et encore inachevé. Ce fut une lourde perte pour la mission, étant donné la haute valeur morale et spirituelle de cet éminent chrétien. Son influence parmi ceux de sa race lui avait valu leur respect et même celui des officiers de marine britanniques et américains qui visitaient la mission de temps à autre et avaient reconnu le caractère élevé et l'œuvre efficace de Johnson. Pendant toutes ces années, M. Saker avait continué assidûment sa traduction de la Bible. Il ne se passait pas de jour qu'il n'y consacraît plusieurs heures, remaniant constamment ses premières versions, les recommençant même au fur et à mesure que sa connaissance du douala se complétait et se perfectionnait. Enfin, au début de 1872, il pousse ce cri de triomphe : 'La dernière page du Livre Sacré vient de sortir de presse. Je l'ai devant moi, imprimée en caractères faciles à lire. Ainsi, le grand œuvre de toutes ces longues années est terminé et je me sens comme un oiseau longtemps en cage, qui vient de recouvrer sa liberté et peut enfin prendre son essor à travers l'espace. J'en ai tant de joie que les mots me manquent pour l'exprimer ! » L'impression sur place de ces versions successives, d'autres livres de classe et de cantiques à l'usage de la mission, lui avait fourni l'occasion d'initier de jeunes indigènes aux secrets de l'imprimerie et ceux-ci, à leur tour, auraient dû le décharger de bien des travaux secondaires, de même que les charpentiers auxquels il avait enseigné le travail du bois. Mais il arrivait trop souvent qu'aussitôt en possession du métier, ces jeunes gens allaient louer leurs services dans les villes de la côte et une bonne partie du travail matériel retombait sur M. Saker qui devait sans cesse recommencer à former des apprentis. Par contre, les ouvriers qui restaient auprès de lui étaient sa joie et sa gloire. Leurs enfants, vêtus et élevés par leurs mères sous la

direction de Mme Saker, remplissaient l'école. Chaque foyer chrétien était un centre de rayonnement de l'influence de l'Évangile. Les mères avaient, avant leur mariage, appris à la maison missionnaire à faire le ménage et à soigner les malades, et, non contentes de tenir leurs maisons comme des modèles d'ordre et de propreté, suivaient encore l'exemple de Mme Johnson et de Mme Saker quand il y avait des orphelins ou des abandonnés à recueillir et à élever, précieuses recrues pour le Royaume de Dieu.

NOUVELLES CRITIQUES

Cette belle œuvre aurait dû exciter l'admiration unanime, éveiller l'émulation de beaucoup ; eh bien, il se trouvait, parmi ceux qui l'observaient de loin, de trop loin sans doute, des esprits étroits qui la critiquaient sans comprendre qu'elle était l'aboutissement d'une vie entière d'abnégation totale et de pur désintéressement, que M. Saker était de ces absolus qui pratiquent le précepte apostolique : Ce n'est pas moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi; et qu'ayant dépouillé tout égoïsme et recherche de soi, il s'était fait l'instrument docile par quoi l'intelligence, la puissance créatrice de l'Esprit divin avaient pu se manifester au-delà des possibilités humaines.

LA MÉTHODE

En répondant à ces critiques, il expose sa méthode : « Quant au travail matériel, ce que j'en fais, je le considère comme tout à mon plus grand honneur. Et ce n'est pas du temps perdu, étant donné que je me trouve dans un pays où n'existe aucune industrie, parmi une population totalement ignorante de tous les métiers élémentaires. je n'ai du reste qu'à montrer aux apprentis comment travailler, donner ici un conseil, là manier les outils pendant quelques minutes pour leur apprendre à s'en servir. Quant aux bâtiments construits pour la mission, où serions-nous tous si nous n'avions jamais eu pour nous loger que les misérables et malsaines paillottes indigènes ? La mortalité parmi nous a diminué au fur et à mesure que ces maisons plus solides et plus salubres ont été construites, et comment nous les procurer, si ce n'est en les construisant nous-mêmes avec patience et persévérance et dans le double but d'inciter les indigènes à en faire autant pour eux-mêmes et de leur enseigner comment s'y prendre ?

D'aucuns prétendent que ces occupations matérielles ont nui à notre travail spirituel et que j'aurais dû aller de lieu en lieu, Bible en main, prêcher l'Évangile au peuple sur les routes. Mon système à moi est différent. J'estime qu'il faut aller trouver chaque individu chez lui, sympathiser avec ses épreuves et ses soucis, faire naître en lui l'idée d'une existence meilleure et des moyens de la réaliser. Puis, lorsque son attention est éveillée, lui parler de la vie supérieure dont nous sommes déçus, mais que l'amour de Dieu veut restaurer pour nous si nous voulons l'écouter et lui obéir.

Qui mesurera la valeur d'une leçon si simple, donnée de cœur à cœur par une âme éclairée à une âme encore enténébrée ? Et si cette leçon est inculquée d'une façon pratique en faisant la démonstration d'une meilleure manière de cultiver et de construire, qu'importe ? Cette méthode manque d'éclat, de sensationnel, agit sans bruit, mais fait une œuvre solide et profonde, d'une portée considérable. Partout où Dieu nous a permis de travailler pour Lui, les premières difficultés ont été surmontées et nous avons désormais un groupe permanent de chrétiens fidèles. Cependant, tant que nous serons entourés de païens, l'œuvre doit progresser de la même manière, c'est-à-dire de maison en maison, de cœur en cœur, si l'on veut réussir. Pour moi, le travail spirituel consiste à atteindre le cœur de chaque créature humaine individuellement. Peu importe comment j'y parviens. C'est ainsi qu'opéraient Jésus et, après lui, les apôtres dans la diversité de leurs moyens, profitant aussi des rassemblements publics chaque fois qu'ils en avaient l'occasion, comme sur la Montagne du Sermon, au bord du lac où se fit le repas miraculeux.

Le succès de la méthode d'évangélisation préconisée et employée par M. Saker éclatait surtout dans la qualité des chrétiens de Bethel. C'étaient des gens de toute confiance ; il avait ainsi groupé autour

de lui une phalange d'hommes sur lesquels il pouvait compter en cas de besoin ; à n'importe quel moment il pouvait en dépêcher un ou plusieurs, du bureau ou de l'atelier, pour présider une réunion de prières, conduire à Dieu une âme inquiète ou assister à un débat du Conseil des Chefs de la région, pour leur donner, comme ces derniers le disaient eux-mêmes « l'opinion de Dieu sur la palabre. » C'est surtout dans ces occasions-là que Georges Nkwe, l'ancien esclave affranchi, était précieux. Si pressée que fût sa besogne à la forge ou à l'établi, il répondait à l'appel péremptoire du roi : 'Envoyez-nous Nkwe nous donner l'avis de Dieu,' et quittait tout pour aller siéger au conseil, écouter des heures entières les interminables harangues des chefs, entendre les pour et les contre et résumer pour eux ce que devait être l'opinion de Dieu sur la question en litige. Cet homme simple de cœur et humble d'esprit fut souvent l'instrument de Dieu pour le bien dans ces étranges conclaves, et c'était le témoignage le plus éclatant qui pût être rendu à l'élévation de caractère de cette communauté chrétienne que la déférence des chefs indigènes encore sauvages pour le jugement des anciens et notables de l'Église.

Bethel n'était pas le seul centre de rayonnement de l'Évangile. M. Thomson, le gendre de M. Saker, s'occupait du poste créé dans le village de Bell, M. Joseph Fuller, de celui de Hickory Town, et M. Robert Smith, de ceux échelonnés le long de la rivière vers le nord. En outre, un jeune indigène gagné à l'Évangile à Bethel s'en était allé fonder, dans une province éloignée, un poste d'évangélisation qui prospérait au-delà de toute espérance.

Avant ainsi établi solidement un Quartier Général à Bethel, doté le Cameroun d'une langue écrite et d'une traduction de toute la Bible en cette langue, formé des collaborateurs capables de le décharger de bien des routines, M. Saker entrevit enfin la possibilité de réaliser un autre de ses rêves de pionnier, rêve relégué jusque-là à

l'arrière-plan de ses préoccupations, mais qu'il n'avait cessé de garder vivant en lui comme une vision d'avenir; celui de pénétrer plus avant dans l'intérieur de l'Afrique et d'évangéliser à outrance. Il remonta dans ce but jusqu'aux sources des rivières tributaires du Cameroun, visitant les villages égrenés en chapelet le long de leurs rives. Pour cette nouvelle entreprise, il n'eut au début que le bateau rudimentaire qu'il avait construit lui-même ; mais, en 1875, M. Thomas Coats, de Paisley en Écosse, lui fit cadeau d'une chaloupe à moteur qu'il avait baptisée Helen Saker en témoignage d'admiration pour la vaillante compagne du vaillant pionnier. Ce fut une grande joie pour eux.

En 1876, les provinces nord du Cameroun furent affreusement ravagées par une terrible épidémie de vérole. Des villages entiers furent anéantis. M. Saker se rendit sur les lieux et eut la douleur de constater les effroyables dégâts subis par des populations qu'il avait depuis peu commencé d'évangéliser. Par bonheur, le fléau ne s'étendit pas jusqu'aux territoires du bas Cameroun et le poste de Bethel fut épargné. Dieu veillait sur cet établissement et, plus d'une fois, comme nous l'avons vu, en détourna les dangers qui le menaçaient.

LE SECRET

On pourrait se demander quel est le secret de cette vie triomphante, de ces magnifiques réalisations, de ces délivrances miraculeuses ? Comment M. Saker pouvait-il tenir toute une horde de guerriers frénétiques en respect rien qu'en levant le bras ? Comment a-t-il résisté aux privations, au dénuement, survécu aux jours et aux nuits d'intempéries, exposé en pleine mer sur un canot ? Comment a-t-il réussi à fixer une langue dont il ne savait pas le premier mot en

arrivant et à traduire toute la Bible en cette langue ? Comment a-t-il pu à ce point transformer la mentalité et les mœurs des Africains avec lesquels il a pris contact, qu'il en a fait des hommes dignes de ce nom, au caractère intègre, respectés et heureux ? Comment a-t-il pu tenir malgré les défaillances de son Comité, fournir un si constant effort, triompher de tant de difficultés ? D'où lui venaient cette endurance à toute épreuve, cette patience jamais lassée, cette force de rayonnement qui inculquait l'idéal chrétien à ceux qui l'approchaient, ce pouvoir créateur qui lui fit réaliser Bethel, Victoria, tous les autres postes disséminés dans la brousse, véritables têtes de ponts de la civilisation chrétienne la plus authentique et la plus solide et dont les notabilités anglaises vinrent parfois s'émerveiller. Son secret, il nous le révèle lui-même dans son journal intime. « Mon cœur, écrit-il, semble dire à tout instant du jour : "Père Céleste, garde ma main dans la tienne" ». Voilà la source de sa vie, l'inspiration de son œuvre ; c'est cette étroite dépendance du Dieu immanent, cette position acceptée et maintenue d'instrument docile par lequel Dieu peut accomplir ses desseins conçus de toute éternité pour sa créature, l'homme, noir ou blanc. C'est cette abnégation totale de soi qui veut n'être rien afin que Dieu puisse être tout, le vouloir et le faire selon son bon plaisir. C'est cela qui avait permis à M. Saker d'œuvrer sans trêve pendant trente-deux ans, dans un climat redoutable, au milieu d'épreuves et de dangers qui auraient d'emblée abattu sans retour une constitution plus robuste.

DÉCLIN

Mais maintenant, il a soixante-deux ans. Il commence à sentir la fatigue. Ses forces physiques menacent de le trahir, réclament des ménagements et, en 1876, il se décide à se rendre en Angleterre pour prendre quelque repos. Hélas, il ne pourra plus revenir en Afrique ! Pourtant, il en garde l'espoir et, en attendant que lui reviennent assez de forces, il conserve pour les missions un intérêt passionné qu'il veut communiquer à des successeurs possibles. Aussi visite-t-il les églises d'Angleterre pour parler des Africains, les faire aimer, susciter des vocations missionnaires. Ainsi trois années se passent à continuer le bon combat dans le déclin de sa vitalité. Pendant l'automne de 1879, il se rendit à Glasgow pour assister à une conférence des délégués des églises baptistes, et, au cours d'une réunion dans la salle St. Andrew, il eut une fois encore l'occasion de rendre témoignage à la merveilleuse grâce divine qui l'avait aidé à mener à bien son œuvre pour le Seigneur en Afrique. Ses dernières paroles furent un appel et un testament ; il léguait à d'autres la tâche qu'il ne pouvait plus achever. **« Si l'Africain est notre frère, plaiderait-il, n'allons-nous pas lui donner de notre substance ? Oh ! conclut-il d'une voix vibrante d'enthousiasme et de regret qui émut toute l'assemblée, si j'avais seulement encore une vie à dépenser là-bas ! Voyez les champs qui blanchissent pour la moisson ; il y a des multitudes qui vivent toujours dans les ténèbres. C'est le Fils de Dieu qui nous appelle pour aller annoncer Son Évangile à toute créature, et nous avons sa promesse qu'Il sera avec nous jusqu'à la fin. Que Sa bénédiction repose sur vous et sur les âmes à sauver ! »**

LA FIN

M. Saker rentra malade de Glasgow et dut s'aliter. Il fut souffrant tout l'hiver et dut renoncer à visiter les églises qui réclamaient sa présence.

Le 8 mars 1880, son état s'aggrava soudain; sa femme, pieusement, veillait sur lui avec des soins délicats ; mais lui, intrépide jusqu'à la témérité, et ne voulant pas faiblir, s'habilla et descendit de sa chambre au salon. Il déclina visiblement, et cependant, il voulait vivre encore et parlait à son docteur d'un retour prochain au Cameroun où l'attendait la tâche inachevée. Mais dans la nuit du 12 mars, il s'éteignit doucement, et Dieu, le tenant toujours par la main, le conduisit cette fois dans Sa demeure céleste et lui dit : « Cela va bien, bon et zélé serviteur. Tu as été fidèle en toutes choses . . . viens maintenant prendre part à la joie de ton Seigneur. »

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent, ce sont
Ceux dont un dessein noble emplit l'âme et le front,
Ceux qui, péniblement, gravissent l'âpre cime,
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime,
Ayant devant les yeux, sans cesse, nuit et jour,
Ou quelque saint labeur, ou quelque grand amour.

Londres, Octobre, 1944.

